Document generated on 04/25/2024 7:32 a.m.

Ciné-Bulles

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Le documentaire, par quatre chemins
Table ronde

Michel Coulombe

Volume 33, Number 3, Summer 2015

Dossier Documentaire québécois

URI: https://id.erudit.org/iderudit/78294ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Coulombe, M. (2015). Le documentaire, par quatre chemins : table ronde. *Ciné-Bulles*, *33*(3), 12–21.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Table ronde

Le documentaire, par quatre chemins

MICHEL COULOMBE

Serge Giguère, Marquise Lepage, Ève Lamont et Jean-François Caissy — Photo : Éric Perron

Nous avons réuni quatre cinéastes à qui nous avons demandé de témoigner de leur expérience du documentaire. Serge Giguère, c'est l'ancien. D'abord assistant-cameraman de Jean-Claude Labrecque, Pierre Perrault et Arthur Lamothe, il a construit une filmographie importante qui culmine avec **Le Mystère MacPherson**, gagnant d'un Jutra en mars dernier. Marquise Lepage, c'est la polyvalente. La cinéaste a fait ses débuts en fiction avec **Marie s'en va-t-en ville** avant d'explorer le documentaire, où elle s'est illustrée grâce à des films comme **Un soleil entre deux nuages**, **Des marelles et des petites filles** et **Martha qui vient du froid**. Ève Lamont, c'est la rebelle, caméra au poing, partie à la rencontre des squatters dans **Squat!** et à celle des prostituées dans **L'Imposture**. Jean-François Caissy enfin, c'est l'artiste, le Gaspésien, remarqué avec **La Belle Visite**, confirmé depuis la sortie de **La Marche à suivre**.

Ciné-Bulles : L'âge d'or du documentaire, c'était au début des années 1960, quand tout se passait à l'ONF, ou c'est aujourd'hui, puisque l'on tourne plus de films que jamais?

Marquise Lepage : Je ne suis pas nostalgique. Cela dit, la quantité n'est pas garante de qualité. Ce qui me réjouit, c'est que les gens osent prendre la parole. Le documentaire est l'un de ces endroits où l'on peut dire et dénoncer.

Ève Lamont : J'aurais aimé tourner dans les années 1960, à une époque où l'on n'avait pas besoin de scénariser et rescénariser un documentaire pour arriver à le financer. Il y avait de la spontanéité. En contrepartie, aujourd'hui, il n'est pas nécessaire d'être à l'ONF pour tourner. Mais quand on le fait sans moyen, c'est bancal.

Serge Giguère : Il m'est arrivé de tourner la moitié d'un film avant de présenter le projet. Quand la télévision embarque et fait la liste de ce qu'elle aime et de ce qu'elle n'aime pas, cela me coupe l'herbe sous les pieds. À ma dernière expérience avec Télé-Québec, pour **Le Nord au cœur**, on m'a dit que la vie personnelle de Louis-Edmond Hamelin ne les intéressait pas. Cela ne rentrait pas dans le sujet. Le problème, c'est que je ne fais pas des films avec des sujets, mais des portraits. On m'a fait réécrire le scénario 10 fois.

Jean-François Caissy : Je n'ai jamais écrit de scénario, pour aucun de mes films. Il faut dire que je n'ai jamais travaillé avec la télé. J'ai fait **La Belle Visite** avec le CALQ, la SODEC et l'ACIC. L'idée de départ est très éloignée du résultat final. Pour **La Marche à suivre**, produit par l'ONF, aucun document ne fait état de la proposition dont a découlé le film. On m'a fait confiance, comme on le faisait dans les années 1960. J'avais le désir de faire un film sur l'adolescence, mais dans ma proposition, il n'était même pas question de tourner dans une école. En fait, le film devait se passer sur un quai!

Ève Lamont : Il est normal qu'un projet évolue. C'est le propre du documentaire. Quand je fais une demande à un conseil des arts, je précise la démarche, les objectifs, le genre de scènes que je vais filmer, mais je n'écris pas de dialogues, comme il arrive que l'on doive le faire. *Over my dead body!* Je suis comme Serge : s'il y a trop d'exigences, je m'écœure et je tourne la moitié du film! Les télés sont plus intrusives qu'au début des années 2000, quand j'ai fait mon premier long métrage documentaire. Il y a moins d'argent, moins de projets, alors on s'acharne sur ceux que l'on a sélectionnés. (rires)

Vous tournez tous des longs métrages documentaires.

Serge Giguère : J'y suis venu tardivement. Avant, je ne faisais que des films de 52 minutes. On a fait **Oscar Thiffault** avec la moitié de l'argent nécessaire, en récupérant de la pellicule. La personne qui est venue voir le film pour Radio-Canada y a vu un film sur un petit vieux qui prend de la bière dans sa cave comme il y en a partout. Aucune notion de patrimoine ou de poésie. Oscar Thiffault n'était pas une vedette! Quand on entend cela, on rentre dans le plancher. Par la suite, mon film sur mon frère, **Le Gars qui chante sua job**, a été acheté par Radio-Canada qui comptait le passer le soir de la Saint-Jean si le spectacle était annulé en

Ève Lamont — Photos : Éric Perron

raison de la pluie. Il a plu, le film a été présenté à minuit.

Marquise Lepage : Parfois, il faut faire plus d'une version d'un documentaire pour répondre aux besoins spécifiques des télés. Il y a quatre versions de **Martha qui vient du froid**. CBC m'a demandé un film complètement différent et j'ai dû tourner des scènes supplémentaires pour eux. Je préfère la version long métrage. Cela dit, j'ai fait tous mes documentaires avec les télés. À cause des producteurs et parce que les télés aimaient mon travail. Quand on veut tourner dans le Grand Nord, comme dans le cas de **Martha qui vient du froid**, cela coûte forcément cher. On a besoin de la télé.

Serge Giguère : On a vendu **Le Mystère MacPherson** à ARTV après l'avoir tourné. Le diffuseur a accepté de présenter la version de 77 minutes une seule fois et m'a demandé un 44 minutes. Tout ce qui concernait la cinéaste Martine Chartrand ne les intéressait pas!

Jean-François Caissy : L'ONF a accepté qu'il n'y ait pas de version télé de **La Marche à suivre** et je ne souhaitais pas qu'il y en ait une de **La Belle Visite**. Le rythme et la structure de ces films ne correspondent pas à ce que recherche la télé. Un plan de six minutes, cela ne passe pas!

Serge Giguère : Depuis des années, je rêve qu'il y ait, à une heure de grande écoute, une forme de *blind date*. Deux heures où l'on pourrait voir aussi bien un film de 120 minutes que quatre courts.

L'idée n'a pas trouvé preneur?

Serge Giguère : Non. Selon moi, quelque chose de fondamental n'a pas été exploré.

Qu'est-ce qui vous plaît dans ces versions longues? La durée ou le grand écran?

Marquise Lepage : La durée. En fiction, elle varie beaucoup. Une heure dix, deux heures vingt, trois heures. On prend le temps qu'il faut pour raconter une histoire. En documentaire, on cherche plutôt à formater.

Jean-François Caissy : La salle crée un événement. Les spectateurs sont captifs. À la maison, on est distrait, on répond au téléphone. Et l'on finit de regarder le film le lendemain.

N'empêche, en salle, vous rejoignez quelques centaines ou quelques milliers de personnes, alors qu'à la télé, parfois, ce sont des centaines de milliers.

Ève Lamont : Quand **Pas de pays sans paysan** a été présenté à la télé, dans sa version de 89 minutes (on a coupé le plan où j'arrachais un plant d'OGM!), il a été vu par 200 000 personnes. J'ai eu des réactions comme jamais. Mais lorsqu'une œuvre est remontée, massacrée, présentée au public dans sa version « écrapoutie », cela lui enlève de l'âme. Ce n'est pas qu'un propos, c'est un film!

Serge Giguère : Je suis allé présenter **Le Nord au cœur** à Iqaluit devant 30 personnes et cela valait le déplacement.

Jean-François Caissy : J'ai présenté mes deux derniers films au Festival de Berlin et j'y ai rejoint 800 personnes. Nos films circulent à travers le monde.

Chaque semaine, à Montréal, des documentaires sortent en salle. Des vedettes sont associées à certains de ces films. Kevin Parent pour ***L'Or du Golfe,***

*Roy Dupuis pour **L'Empreinte** et **Chercher le courant**, Fred Pellerin pour **Les Acadiens du Québec**, Dominic Champagne qui réalise **Anticosti : la chasse au pétrole extrême**. On pense aussi à Paul Arcand (**Les Voleurs d'enfance**) et à Richard Desjardins (**L'Erreur boréale**).*

Ève Lamont : Quand on va chercher une vedette, c'est du marketing. On croit que le sujet en lui-même n'est pas assez vendeur.

Jean-François Caissy : Tout de même, tous ces sujets sont vendeurs.

Serge Giguère : Pierre Perrault disait que l'on peut faire un film sur une corneille dans la mesure où l'on a un point de vue. On fait le film que l'on veut faire et on le gosse le temps qu'il faut.

Marquise Lepage : La présence de Roy Dupuis ne suffit pas à créer un intérêt. À preuve, sa dernière fiction, **Ceci n'est pas un polar**, n'a pas tellement marché.

Ève Lamont : S'associer à des gens connus en se disant que cela va faciliter le financement du film n'est pas une mauvaise stratégie. S'il y a une vedette, c'est accrocheur.

Marquise Lepage : Je n'en ai pas contre la présence d'une vedette s'il y a du contenu.

Ève Lamont : Il y a des puristes que cela énerve, notamment parce qu'ils savent que sans cette présence, les médias ne réserveront pas la même place à leur film.

Combien de temps consacrez-vous à un film?

Serge Giguère : Pour **Le Mystère MacPherson**, il a fallu 10 ans.

Marquise Lepage : Pour **Martha qui vient du froid**, neuf ans. Il faut être têtue!

Jean-François Caissy : Je mets de trois à quatre ans à faire un film.

Ève Lamont : Le film que je terminerai en 2016 a été entrepris depuis 2007!

Jean-François Caissy : Je suis donc le plus rapide de nous tous!

Serge Giguère

Serge Giguère : Je travaille à un projet toujours inédit depuis déjà 34 ans! (rires)

Suivez-vous de près la promotion de vos films?

Jean-François Caissy : Je m'intéresse surtout à l'affiche, à la bande-annonce. Le *scan* de la photo de l'affiche de mon dernier film ne me convenait pas. J'y ai vu moi-même.

Marquise Lepage : On travaille des années sur un film. Normal que l'on suive les choses de près.

Serge Giguère : Je déteste la publicité de mon dernier film.

Ève Lamont : À l'ONF, ils sont 10 à se mêler de la phrase accroche, de la bande-annonce, de l'affiche, alors il faut faire des compromis.

On est loin de l'époque où vous produisiez vos films.

Ève Lamont : J'ai été 10 ans dans le maquis avant de travailler avec un producteur. Mes films marchaient dans les écoles et dans le milieu

Marquise Lepage — Photos : Éric Perron

communautaire, très peu dans les circuits cinématographiques.

Serge Giguère : Je remarque que, tous les quatre, on touche à la caméra.

Marquise Lepage : Je l'ai fait quand le sujet était trop délicat pour qu'il y ait un cameraman, mais je n'aime pas beaucoup cela. Quoique j'ai commencé le tournage d'un film dont je fais la caméra et qui exigera 30 ans de travail…

Ève Lamont : Je n'ai pas fait toute la caméra pour **Le Commerce du sexe**. Quel bonheur! Quand même, j'aime être à la caméra pour la spontanéité. Je passe beaucoup de temps avec les gens sans les filmer. Le lien devient tellement fort que la présence de la caméra ne change rien à la relation.

Vous filmez beaucoup?

Ève Lamont : Au montage, c'est l'horreur. Quand on tourne sans équipe, la complicité n'est pas la même. On peut tout se dire. J'ai passé beaucoup de temps avec les personnages de **Squat!**

Serge Giguère : Quand j'ai tourné avec Louis-Edmond Hamelin, je suis allé chez lui de multiples fois avec la caméra simplement pour sentir son quotidien et le filmer autrement que dans ces archives où on le voyait chaque fois lire son texte. J'en venais à souhaiter qu'il trébuche!

Marquise Lepage : Parfois, les choses les plus intéressantes se disent quand la caméra ne tourne pas. Tant pis, car il faut protéger nos personnages.

Parlons d'éthique. La question vous préoccupe beaucoup?

Ève Lamont : Il y a beaucoup d'abus. Quand on filme, on est en position de pouvoir puisqu'on tient la caméra. On filme parfois des gens vulnérables qui n'ont pas conscience de leur image. Alors même si j'ai tout fait pour protéger les personnages de **L'Imposture**, même si j'ai refusé de filmer une femme qui voulait témoigner à visage découvert, j'ai tout fait valider. Quand j'ai fait **Squat!**, les squatters ont tenu une assemblée générale pour décider s'ils me laissaient filmer. Deux d'entre eux s'y sont opposés. Je leur ai proposé de me laisser filmer en leur promettant un droit de veto au montage si quelque chose les gênait. Ils étaient 25 dans la salle de montage! J'ai dû enlever un plan parce que l'un d'eux ne voulait pas qu'on le voie donner un coup de pied dans une porte. Cela n'a privé le film de rien.

Jean-François Caissy : Je ne prendrais pas de tels risques. Quand je tourne, il s'établit une relation de confiance. Le montage repose sur mon éthique.

*Dans **Le Commerce du sexe**, certaines personnes sont filmées de dos ou en silhouette et les voix sont parfois modifiées.*

Ève Lamont : Pour protéger les gens, j'en ai mis plus que le client en demande. La prostitution est un sujet délicat. Je filme quelqu'un durant deux heures et je ne garde que deux minutes, c'est pourquoi je fais valider mes choix. Des filles qui sont dans le film, d'autres aussi qui n'y sont pas ont validé le montage de **L'Imposture**.

Jean-François Caissy : Et si elles n'avaient pas approuvé le montage?

Ève Lamont : Je me serais dit que j'étais dans le champ. J'ai reçu un nombre incroyable de

courriels et de remerciements à sa sortie. Autant de preuves que j'avais eu raison de faire ce film.

Ce n'est jamais allé plus loin que de couper un plan?

Ève Lamont : Pour **Le Commerce du sexe**, je n'ai montré aux femmes que les extraits qui les concernent. Pour l'une d'elles, j'ai ajouté une phrase parce qu'elle tenait à ce que l'on sache qu'elle avait été violée par son grand-père et vendue à un réseau de pédophiles. Je ne voulais pas entrer là-dedans, mais elle y tenait. On comprend pourquoi elle est devenue toxicomane et prostituée de rue.

Marquise Lepage : Je n'ai jamais donné ce choix à quelqu'un. Le seul qui me l'ait demandé, c'est Jacques Parizeau pour **Jacques Parizeau : l'homme derrière le complet trois-pièces** et je lui ai dit non. Il m'a quand même demandé de couper toutes les scènes où on le voyait nu. (rires) Je lui ai demandé de valider le texte de la narration pour que tout soit exact.

Jean-François Caissy : J'ai eu un froid avec l'un des personnages de **La Marche à suivre** qui remettait en question sa participation au film. Je lui ai proposé de regarder des scènes sans rapport avec lui, des images assemblées, et il a décidé de me faire confiance. Au montage de ce film, bien que tout le monde ait signé des quittances, il a fallu, comme ce sont des mineurs, que j'appelle tous les parents pour leur dire, par exemple, que j'avais conservé une scène où leur fils parle de toxicomanie. Quand le film a été terminé, des parents m'ont appelé pour me dire que leur fils avait fait des conneries. Ils ne voulaient plus qu'il apparaisse dans le film. Je suis donc allé en Gaspésie, je leur ai montré la séquence où on le voit et ils ont accepté qu'elle soit dans le film. Comme le tournage avait eu lieu deux ans plus tôt, le jeune, qui avait grandi, mué, avait du détachement par rapport à lui-même. Je me suis battu parce que je savais qu'il n'y avait pas de problème éthique.

Ève Lamont : Je ne me sens pas comme une réalisatrice qui signe une œuvre. Je vis « collectif » et mes films sont au service du peuple. Quand j'ai tourné **Squat!**, je voulais faire un film pour les squatters, sans chercher à les montrer de façon angélique. Au final, ils étaient très fiers du film.

Serge, avez-vous eu à négocier certains aspects de vos films avec vos personnages?

Jean-François Caissy

Serge Giguère : Je me suis surtout employé à les protéger. Un jour, je devais tourner Oscar Thiffault en train de corder du bois. Quand je suis arrivé, le bois était cordé et Oscar avait pris un coup solide. Je n'ai gardé qu'une image de lui qui dort sur sa galerie. On le voit dormir et je l'imagine en train de rêver. Plus récemment, j'ai montré un premier montage du **Nord au cœur** à Louis-Edmond Hamelin parce que j'étais enthousiaste et il m'a dit que les autochtones occupaient plus de place dans le film que dans l'histoire de sa vie. J'ai dû m'ajuster.

Comment vivez-vous la présentation de vos films à ceux que vous avez filmés?

Jean-François Caissy : Ça me stresse tellement! Le film n'est pas fait pour eux. On ne sait pas comment ils vont réagir.

Marquise Lepage : Ce sont les pires des spectateurs! Je me rends compte que je vous ai menti! La jeune sœur de Martha, qui n'avait jamais parlé de tout cela, ne voulait pas que je la filme pour **Martha qui vient du froid**. Elle pensait que ce serait trop pénible. Je lui ai proposé de la filmer et de ne

Photos : Éric Perron

rien garder si elle croyait que ce qu'elle avait dit n'avait pas d'allure. À la fin du tournage, elle était très soulagée et ne m'a pas demandé à voir le montage. Comme il arrive que les gens soient gênés, qu'ils aient peur de perdre le contrôle face à la caméra, je serais prête à le refaire.

Ève Lamont : C'est important, car on joue avec la vie des gens. Parfois, les cinéastes font d'eux leurs jouets et cela devient un *freak show*.

Jean-François Caissy : Dans cet esprit, il m'est arrivé d'écrire à un cinéaste pour lui dire tout le mal que je pensais de son film.

Ève Lamont : Dans **Le Commerce du sexe**, j'ai failli à ma règle d'or, car je n'ai pas fait valider leurs images par les proxénètes, les tenanciers et les clients, avec qui je n'avais pas développé de relation et que j'avais peu filmés.

Aujourd'hui, on peut tourner et monter un film avec trois fois rien. Quel est votre rapport aux nouvelles technologies?

Serge Giguère : C'est un couteau à double tranchant. Je viens de l'école du 16 mm où c'était une religion de partir en tournage. Combien de bobines pour l'intérieur? Combien pour l'extérieur? On devait apprendre à valser avec la preneuse de son. Pour arriver à avancer à cinq vers quelqu'un sans gêner, cela prend une attitude, disait Bernard Gosselin.

Jean-François Caissy : L'évolution technologique est fabuleuse. Ce qui ne veut pas dire que je cours dans tous les sens avec la caméra. D'ailleurs, je tourne toujours sur trépied.

Ève Lamont : Moi, je fais de la caméra guérilla. Quand les flics arrivaient sur le tournage de **Squat!**, ils pensaient que j'étais une des squatters. Ils m'ont donné le meilleur d'eux-mêmes.

Jean-François Caissy : Ont-ils approuvé le montage? (rires)

Serge Giguère : J'ai commencé à tourner **Le Mystère MacPherson** tout à fait par hasard. Je faisais des images de l'exposition de Martine Chartrand sans intention précise et elle m'a demandé si je voulais l'accompagner le lendemain dans sa recherche de draveurs noirs. Je suis monté dans l'auto et je me suis mis à la filmer. Elle s'est écriée : « Ah non! » Rien à voir, par exemple, avec la façon dont j'ai tourné **L'Indien et la mer** avec Maurice Bulbulian. Nous étions quatre à attendre pendant des jours sur l'île de Vancouver qu'il cesse enfin de pleuvoir. Aujourd'hui, c'est impensable.

Marquise Lepage : Aujourd'hui, tant pis si l'avion a pris du retard, dès que l'on arrive on doit tourner!

Ève Lamont : On parle peu du son, pourtant c'est très important. Autant que l'image.

Jean-François Caissy : Je fais moi-même tout le son sur mes films.

Ève Lamont : Quand on veut filmer rapidement, il faut trouver un directeur photo et un preneur de son en vitesse. Les petites caméras me donnent de la liberté : je peux tout faire moi-même. En tournage, je ne coûte pas cher. En postproduction, c'est autre chose! Je pourrais faire le montage de mes films, mais je ne veux pas. Je désire bénéficier d'un deuxième regard. La légèreté n'y est plus.

Marquise Lepage : En tournage, on constate une démocratisation et en postproduction une sophistication. On veut tous accéder à la meilleure

qualité sonore. D'ailleurs, les salles l'exigent. Autant l'admettre, faire du cinéma, même pas cher, cela coûte cher.

À quelle étape prenez-vous le plus de plaisir?

Serge Giguère : Au tournage, une séquence réussie me propulse vers autre chose. Cela m'encourage à poursuivre. J'ai aussi du plaisir au montage. Récemment, contrairement à mes habitudes, je n'ai pas accompagné la monteuse, Annie Jean, tous les jours. Je l'ai laissé travailler et j'ai adoré cela.

Marquise Lepage : Tourner un documentaire, c'est travailler sans filet. On termine parfois la journée en se disant que l'on pourra garder tout au plus une minute et quart. Il arrive même qu'il ne se passe rien. Certaines personnes débordent d'énergie avant le tournage et sont quasiment attachées à leur chaise quand on démarre la caméra. Il faut quatre jours pour en sortir quelque chose! J'ai beaucoup de plaisir au montage.

Jean-François Caissy : Chez moi, toute la création du film est parsemée de hauts et de bas : la recherche, le tournage, le montage. Aux trois quarts du tournage, je me dis chaque fois que c'est mon dernier documentaire. Autant passer à la fiction et décider du destin des gens que je filme dans un scénario! Mais quand le tournage se termine et que je sais que j'ai mon film, je suis content solide. Au montage, je redeviens bipolaire, en tout cas dans la création.

Vous avez effectivement travaillé à un projet de long métrage fiction, comme Serge Giguère d'ailleurs.

Serge Giguère : Je ne suis pas arrivé à faire ce film. J'ai raté ma vie! J'ai encore ce projet en tête. Ce ne serait pas plus mauvais que ce que l'on voit sur les écrans!

Marquise Lepage : Moi, je ne sais pas encore ce que je vais faire quand je serai grande! Documentaire? Fiction? Je viens de faire un long métrage de fiction avec des moyens artisanaux, **Ce qu'il ne faut pas dire**. Je ne fais pas vraiment de distinction entre la fiction et le documentaire. Dans **Martha qui vient du froid**, il y avait l'un et l'autre. On avait trois minutes et quart de matériel d'archives, alors il a fallu scénariser, mettre en scène. Dommage que pour plusieurs personnes le documentaire soit un sous-produit cinématographique : « Ah! C'est du documentaire! » C'est un film pareil!

Serge Giguère : « Bravo! Beau reportage! »

Marquise Lepage : Le reportage auquel un journaliste a consacré une journée ne pourra jamais égaler un film sur lequel on a mis quatre ans.

Ève Lamont : J'ai réalisé une fiction quand j'étais jeune : **Pas dans rue**, un flop. Cela refroidit une fille pour longtemps! Grâce aux nouvelles technologies et à cette possibilité de tourner en toute liberté, j'aimerais me réessayer, en m'attaquant à un projet sans grande envergure. Si je me plante…

Marquise Lepage : Dans plusieurs de mes documentaires, il y a des évocations, des mises en scène. Dans **Des marelles et des petites filles**, je n'ai bien évidemment pas tourné la scène de l'excision. Je n'aurais pas survécu. C'est une mise en scène et l'on ne montre pas tout. Pourtant,

certaines personnes me disent avoir bel et bien tout vu! La monteuse et moi avons donc bien fait notre travail. On ne voit que des mains qui se font prendre et du sang qui coule, et malgré cela deux personnes se sont évanouies en regardant le film. On entend le cri d'une comédienne et c'est 100 fois plus efficace que si l'on s'en tenait à la description de la jeune fille, même une larme à l'œil. Un documentaire ne peut pas offrir que du contenu, il faut davantage.

Vouez-vous une admiration particulière à un ou une documentariste?

Marquise Lepage : La première fois que j'ai vu un film de Serge, j'étais à l'université. C'était **Belle Famille**. J'étais sur le cul! Je trouvais cela audacieux. J'admirais sa patience, sa façon de construire un sujet à travers les ans.

Serge Giguère : On a mis six ans à tourner ce film.

Marquise Lepage : C'était la première fois que je voyais un film que j'aurais voulu signer. Il y avait quelque chose de vrai, de vivant, de drôle. C'est aussi ce que j'essaie de faire. Quand j'ai fait **Des marelles et des petites filles**, il était hors de question de ne montrer que des petites filles malheureuses. Je voulais qu'on les voie rire, sauter, car c'est bien ce qui est le plus dur : elles ont le même cœur que les enfants d'ici, mais vivent une autre réalité. Des spectateurs m'ont dit que je les avais fait rire et pleurer : c'est comme cela dans la vie. Il y avait de cela dans **Belle Famille**.

Serge Giguère : Oui, c'est cela la vie. Quand j'arrive à rendre cela, je suis content, plus que de savoir que mon film est bien ou moins bien reçu.

Marquise Lepage : J'ai aussi beaucoup aimé la série d'Anne Claire Poirier, *En tant que femmes*. Quand on regarde cela, on sait d'où l'on vient.

Serge Giguère : Moi, je pense aux films que Bernard Gosselin a faits avec Pierre Perrault, **Le Pays de la terre sans arbre**, **Le Règne du jour** et **Le Goût de la farine**. J'aimais sa façon de poser des questions à l'envers, sa façon d'être là, avec les gens. L'autre cinéaste auquel je pense, c'est Fernand Bélanger. J'aimais son regard sur les petites choses.

Finalement, vous aimez chez ces cinéastes ce que vous recherchez chez vos personnages.

Serge Giguère : Quand j'ai fait de la caméra pour un long métrage de Paul Tana, **Les Grands Enfants**, un matin, dans un sous-sol, sur mon dolly, je me suis retourné vers les 25 personnes qui se trouvaient là avec l'envie de les filmer plus que de me mêler de mes affaires. On ne m'a pas redemandé! (rires)

Jean-François Caissy : Le documentaire est venu tard dans ma vie. Le film **Être et avoir** de Nicolas Philibert a été un déclencheur. Je n'avais jamais vraiment vu de documentaires jusque-là. Je tripais plutôt sur le cinéma d'horreur, les films d'horreur italiens des années 1960. J'ai vu qu'un documentaire pouvait être magnifique. Après, j'ai découvert le travail de Raymond Depardon.

Serge Giguère : Quand j'ai vu **Le Règne du jour** de Pierre Perrault au Cinéma Élysée, j'ai pleuré. À la fin du film, la caméra n'est pas belle, pourtant c'est fort. Et quand j'ai vu **La Marche à suivre**, je l'avoue, j'étais jaloux!

Marquise Lepage : Il n'est pas trop tard pour faire comme lui. La preuve, Jean-François est arrivé au documentaire sur le tard. (rires) Au fait, quel âge as-tu, Jean-François?

Jean-François Caissy : Trente-sept ans.

Ève Lamont : Dans les films que vous évoquez, Perrault, Philibert, Depardon, il n'y a pas de mise en scène.

Jean-François Caissy : Pourtant, tout est mis en place. Raymond Depardon sait exactement à quelle heure le paysan descendra la colline avec ses moutons, alors il sait quand démarrer sa voiture pour le filmer.

Marquise Lepage : Quand on tourne, on sait quand le soleil se lève, quand il se couche et l'on en tient compte.

Ève Lamont : D'accord, il y a un dispositif autour, mais on ne demande pas aux gens de faire telle ou telle chose.

Jean-François Caissy : Mais c'est très écrit.

Ève Lamont : J'admire ces films, comme j'admire Anne Claire Poirier et Agnès Varda, même si ce n'est pas ce que je fais. Ce serait quand même plus

Cette table ronde s'est tenue le 23 avril 2015 dans les locaux de l'Institut national de l'image et du son. *Ciné-Bulles* remercie l'INIS et Jean Hamel pour leur collaboration.

www.inis.qc.ca

reposant que de courir après le réel. Il y a des feux à éteindre et je cours après! C'est la vie qui m'entraîne, ce n'est pas moi qui décide. Je suis dans l'urgence.

Jean-François Caissy : Tu fais des films qui te ressemblent.

Marquise Lepage : J'ai bien de la difficulté avec les sujets imposés, mais quand on a des enfants, on doit nourrir à la fois son âme et sa famille.

Êtes-vous ouverts à tous les sujets?

Jean-François Caissy : On m'a approché pour un film qui m'a d'abord emballé. Puis, je me suis documenté et ce que j'ai trouvé m'a bouleversé. Comme je n'aurais pas été capable de filmer une personne en particulier, j'ai préféré laisser tomber.

Marquise Lepage : Il y a des sujets qu'il vaut mieux laisser à d'autres.

Ève Lamont : Il y a aussi des situations que l'on choisit de ne pas tourner. Parfois, je ne sors pas la caméra même s'il se passe des choses hallucinantes parce que sa présence changerait le réel. Tant pis.

Quel est le plus beau compliment que vous ait fait un spectateur?

Jean-François Caissy : Quand je suis allé présenter **La Marche à suivre** à Berlin en 2014, des spectateurs m'ont dit être venus à la projection parce qu'ils avaient vu **La Belle Visite**. Je me sens si petit dans l'univers du cinéma que chaque fois que l'on me fait ce type de commentaire dans un festival, je suis ému. Inévitablement, on me demande sur quoi portera mon prochain film. J'invite les gens à la patience. Cela prendra au moins quatre ans!

Marquise Lepage : Quelqu'un a attrapé l'un de mes films à la télé sans en avoir vu le début et s'est dit que le cinéaste en question copiait Marquise Lepage! Le générique de fin l'a rassuré. Bref, j'ai une signature! Je pense aussi aux moments, en tournage, où je suis devenue invisible, où j'ai eu le sentiment de faire partie de l'univers des gens que je filmais au point où ils se mettaient à pleurer quand je m'en allais. C'est ce qui s'est produit avec les Inuits, d'abord très méfiants, qui en sont venus à m'appeler la « petite sœur blanche ».

Ève Lamont : Un professeur de cégep m'a dit que **Squat!** était le seul film qu'il présentait à ses étudiants sans qu'aucun ne tombe endormi! Sinon, je pense aux squatters avec lesquels j'ai tourné. Habitués à être démonisés par les médias, ils m'ont dit : « Merci d'avoir rétabli les faits. » Le film montrait enfin leur réalité.

Serge Giguère : Quand quelqu'un vient me dire « Quel personnage! », là, oui, c'est gratifiant!

Photo : Éric Perron